ÉGLISE SAINT-PIERRE GODINNE

JOURNÉES DU PATRIMOINE

10 ET 11 SEPTEMBRE 2016

SOMMAIRE

1 – Situation
2 – Ancienneté
3 – Iconographie au 17e s.
4 – Évolution du bâtiment
5 - Le monument funéraire
6 - Les dalles funéraires à l'intérieur de l'église
7 – À l'intérieur encore
8 – L'enclos

Références

1 - SITUATION

L'église Saint-Pierre de Godinne fait partie des paysages de la Haute-Meuse les plus prisés des photographes.

De son enduit rouge couvrant son mur jusqu'à la moitié du siècle dernier, ne subsistent que quelques traces bien pâlottes.

Imbriquée étroitement

avec le château voisin

et reliée visuellement

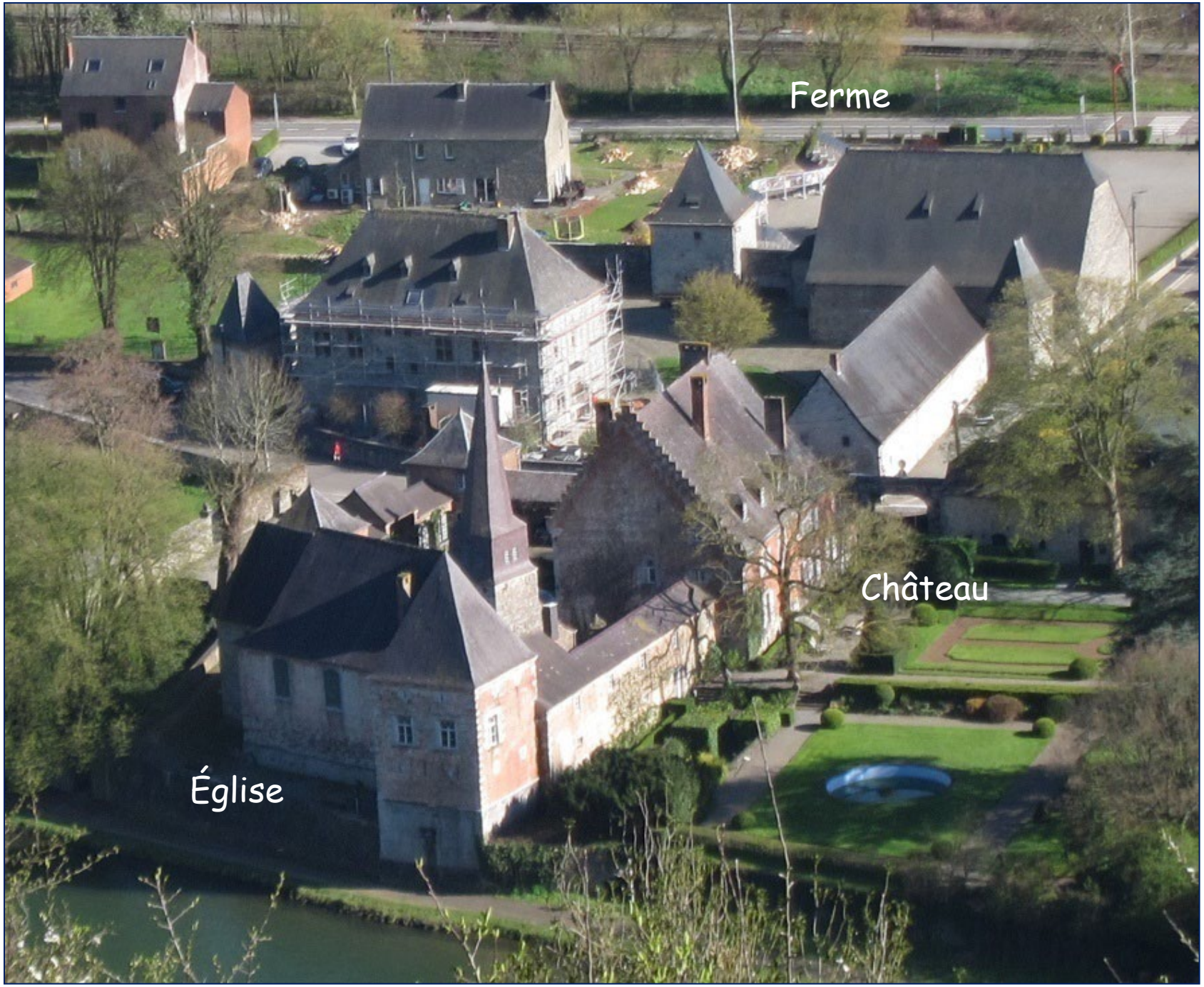
avec la ferme seigneuriale de la Cour,

elle est un des bâtiments constituant

l'îlot architectural classé de Godinne

(du XVe au XVIIIe s.).

L'édifice religieux n'a jamais été la chapelle d'un prieuré.
Cette appellation lui a été faussement attribuée.


Ferme
Château
Église

Vue depuis le clocher.

Du sud au nord,

on distingue

la cour de la ferme

avec la grange,

une tour et

le corps de logis.

Vient ensuite

le pignon à gradins

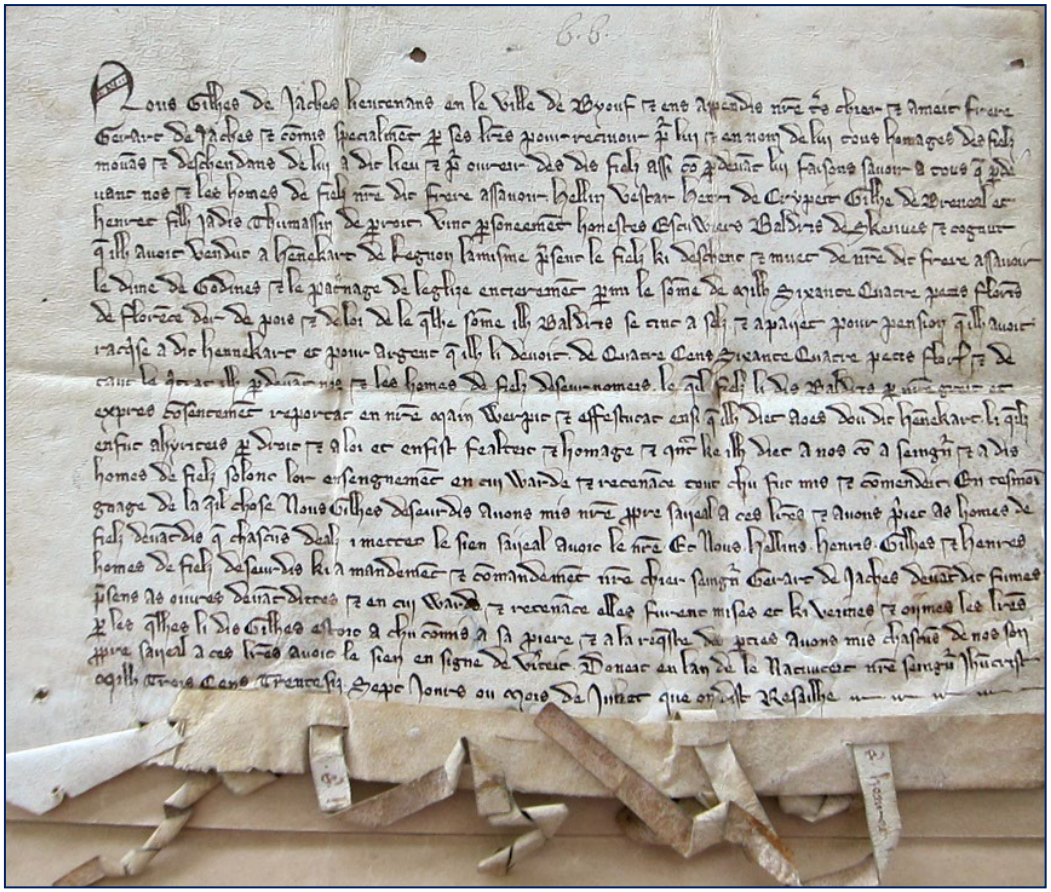
du château.

2 - ANCIENNETÉ

Pour attester de son ancienneté, plusieurs éléments peuvent être avancés.

- Le document[1] le plus ancien évoquant l'église de Godinne date du **7 juin 1336**.

On y lit que l'écuyer Baldus de Skeuve vend à Hennekart de Le(i)gnon « *un fief consistant en la dîme de Godinne et le patronage de l'église* ».



- L'église est dédiée à saint **Pierre**. Et quand on sait que le patronage de ce saint remonte loin dans le temps, même avant le 10e siècle, on est vraisemblablement en présence d'un édifice très ancien[2].

- La partie la plus ancienne de l'église est la **base de la tour** qui peut être datée de l'époque romane[3]. (Classée en 1959)

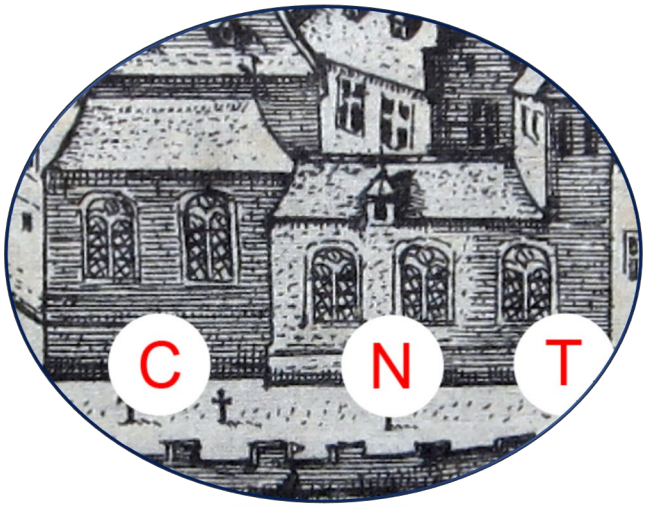
3 - ICONOGRAPHIE AU 17e SIÈCLE

En **1604**, **Adrien de Montigny**[4] prend des libertés avec la réalité. Il situe en effet l'église et son enclos bien trop loin du fleuve. Et l'orientation de l'édifice est inversée car son clocher est dirigé vers l'est !

Fruit de son imagination, il ajoute même une impression-nante tour carrée à l'avant-plan.

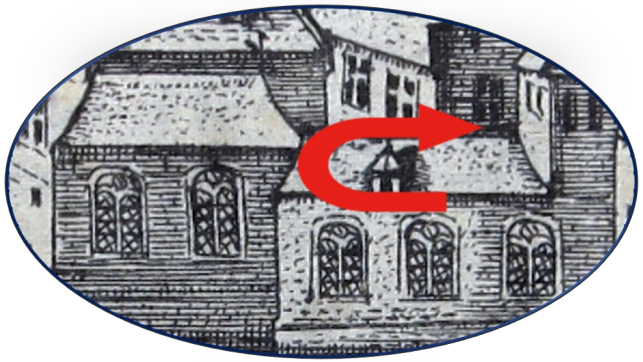
La gouache très fantaisiste réalisée par de Croÿ en 1604.

La gravure de **Jean-Baptiste Grammaye**[5] datant de **1607** donne une série de renseignements précis concernant l'édifice.



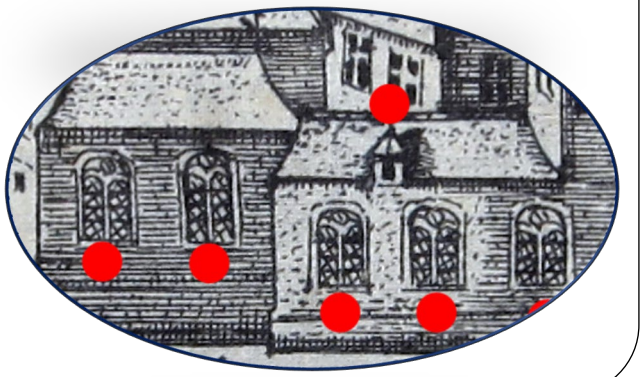
Il est composé de trois parties : un chœur (C), une nef (N) et une tour (T) orientés de l'aval vers l'amont de la Meuse donc de l'est vers l'ouest.

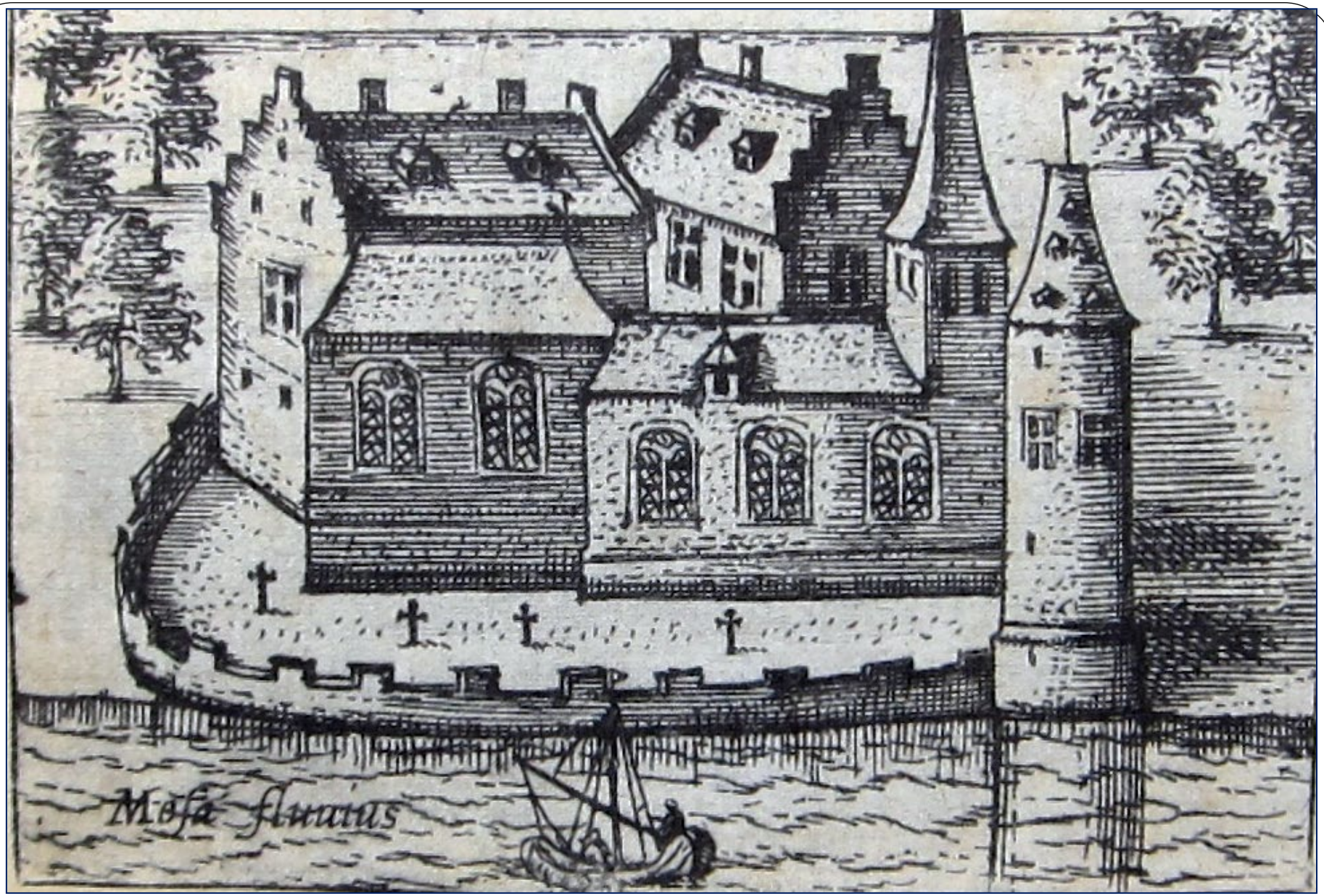
La toiture de la nef s'interrompt au mur est de la tour et sa largeur est la même que celle de la tour, pas plus large donc !



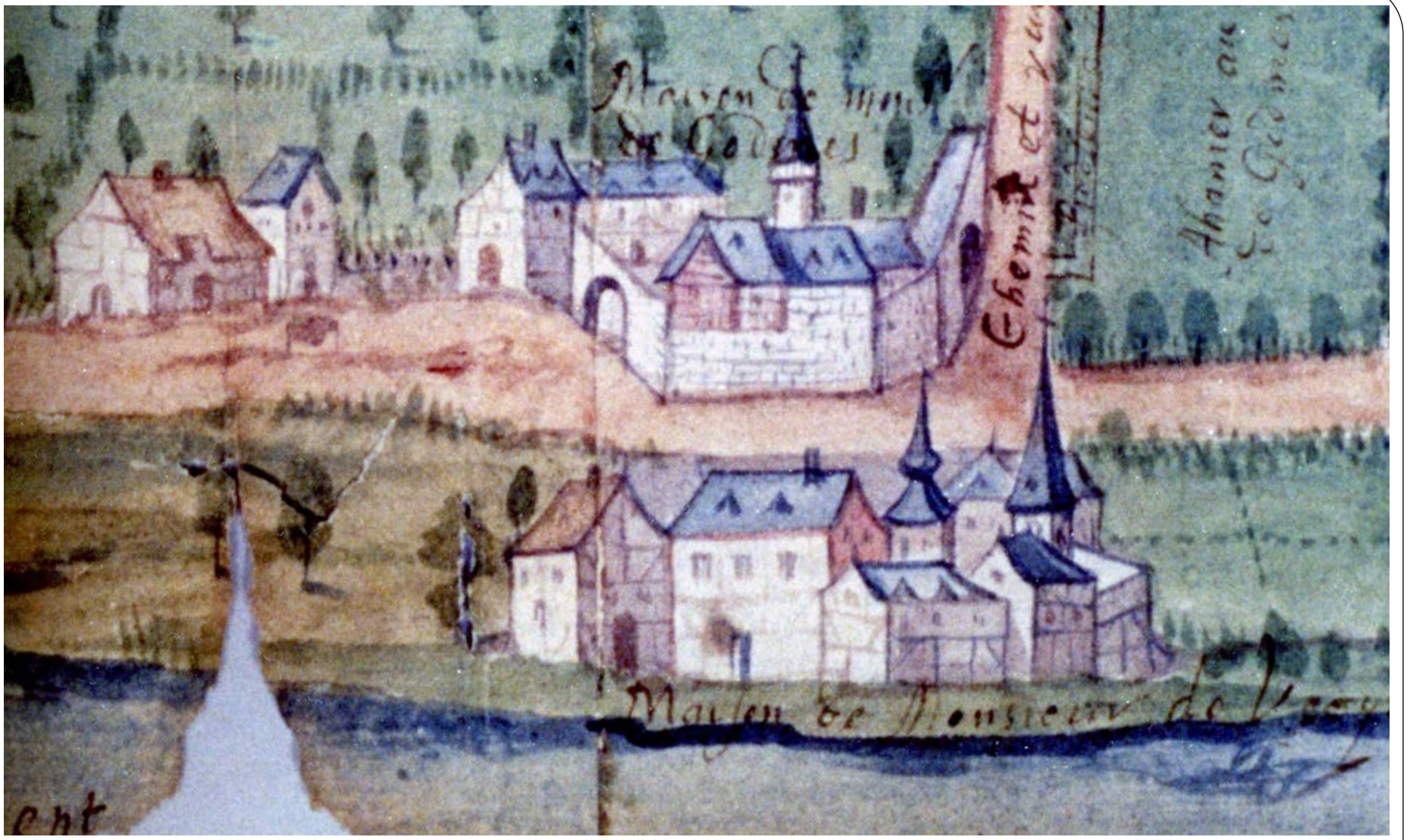
Elle est plus basse que celle du chœur.

Seule la lucarne pointant dans la toiture a disparu depuis cette époque.





Le mur de l'enclos, incluant le cimetière, contourne vers l'aval un bâtiment disparu du château.



Cet extrait d'une carte coloriée[6] de **1624** confirme que l'église est très imbriquée dans le château. La toute nouvelle ferme, des maisons à pans de bois et toit de chaume, des voies et diverses informations écrites y sont présentes.

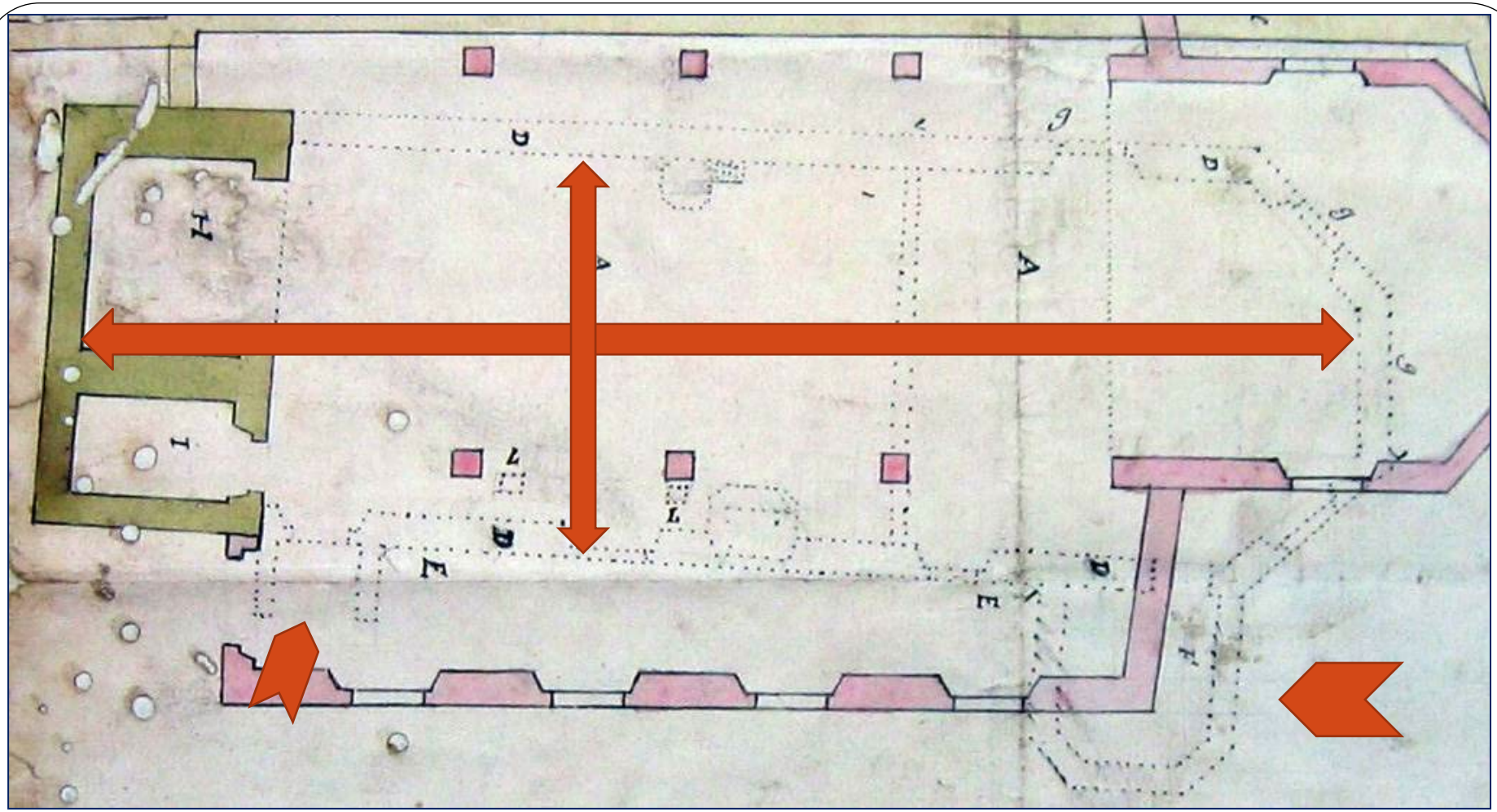
4 - ÉVOLUTION DU BÂTIMENT

Construite en moellons calcaires et grès, la tour servait de refuge en cas de danger pour les paroissiens.
Elle se termine par un étage à cloches, avec charpenterie et abat-sons, surmonté par un clocher.

En 1606, le jour de Pâques, un orage violent provoqua un incendie dans le clocher et « *le grand vent faisait s'écrouler la tour sur la nef. La recons-truction , ordonnée par l'évêque de Namur, coûtera 700 florins au moins aux paroissiens*[7]. »

Le chœur, construit en pierre de taille, date de la première moitié du **16e s**.
Il est de style gothique comme de nombreuses autres constructions de la vallée mosane alors que le style renais-sance se répandait dans d'autres régions.
Henri de Wildre, prévôt de Poilvache, fut à l'origine de sa construction.

La sacristie jointe à son flanc au **17e s**. est orientée vers le sud.



Le tracé de l'église bâtie avant le 18e s. est repris **en pointillé** sur ce plan[8] reprenant un projet d'agrandissement datant de 1765. On y voit clairement

- la seule et unique nef reliant la tour au chœur,
- les ouvertures de la tour (en vert) vers l'intérieur de l'église,
- l'emplacement de la porte d'entrée et de la sacristie.

L'édifice ancien était donc moins important que l'actuel.

Dans la seconde moitié du 18e siècle, les Godinnois dont le nombre augmentait devaient constater que leur église se déglinguait !
Ils souhaitèrent donc son agrandissement et sa remise en état.

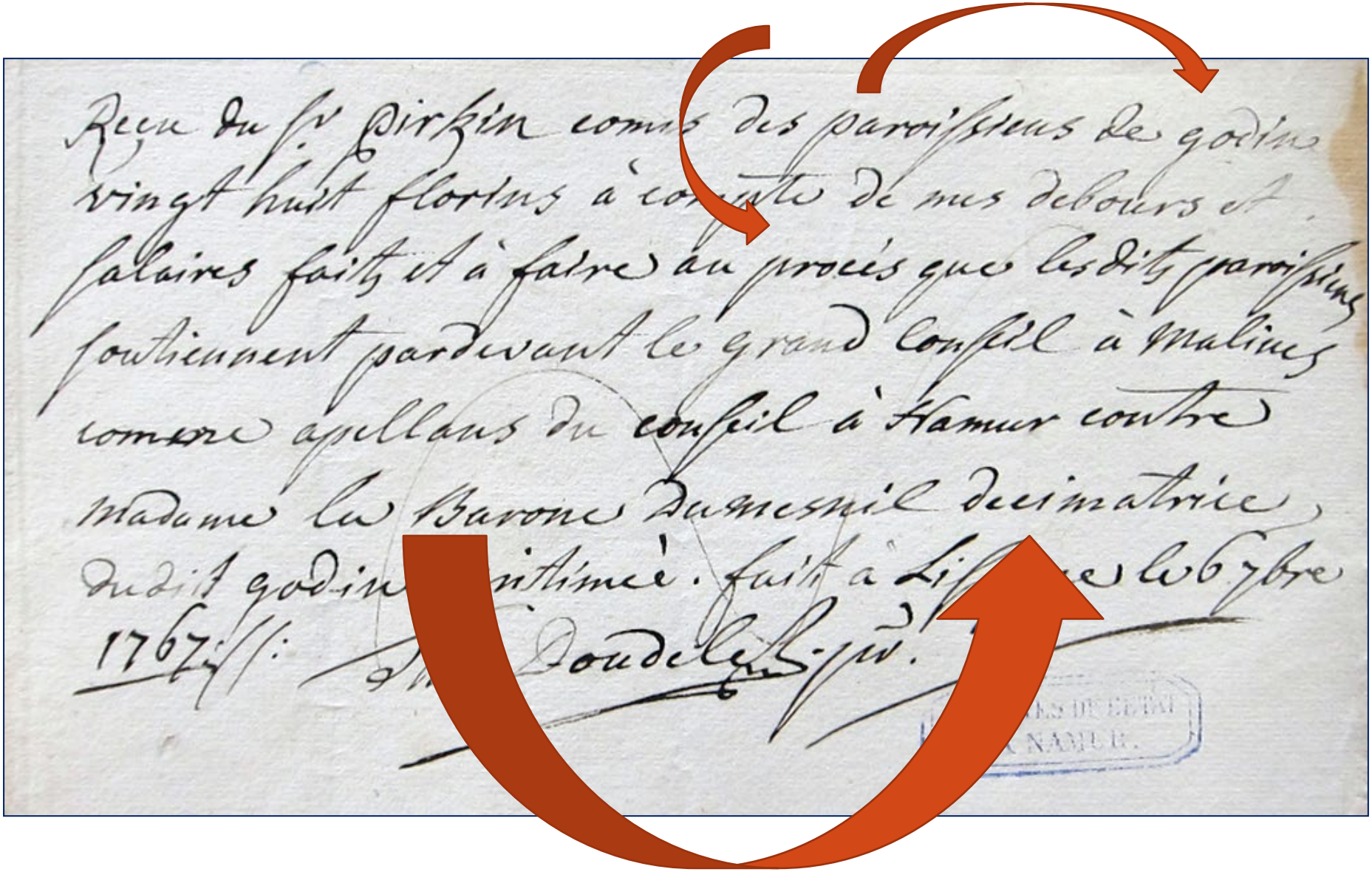
À ce moment, en 1764, la baronne Marie-Catherine Brichet, veuve de Mesnil, occupante du château, percevait la dîme dans le village et de ce fait était responsable des travaux à réaliser.

Un conflit surgit entre les deux parties.

Si les Godinnois désiraient un vaste édifice
pour y accueillir de plus nombreux paroissiens,
la baronne se contentait seulement de simples réparations !

En 1766, la situation n'a pas évolué.
Chacun campe sur ses positions.

Le désaccord est traité par la justice[9].



Reçu du Sr Pirkin comis des paroissiens de godin
vingt huit florins à compte de mes debours et
salaires faits et à faire au procés que lesdits paroissiens
soutiennent pardevant le grand Conseil à Malines
comme apellans du conseil à Namur contre
Madame la Barone Dumesnil decimatrice
dudit godin intimée. fait à Lis[illegible] le 6 7bre
1767 ss: [illegible] Doudelet pr.

Évocation du conflit (Document du 6 septembre 1767 – A.E.N.)

Après quatre années de tractation, de mésentente, de discorde, le **28 mars 1768**, un accord intervient.

« *Le projet initial est abandonné… au profit d'une solution minimale : la tour et le chœur avec la sacristie sont conservés, seules les nefs sont entièrement reconstruites*[10]. »

Côté sud, le mur de la nouvelle nef est construit en briques sur un soubassement en pierre.

Ces travaux avec le rehaussement de la tour sont pris en charge par la baronne de Mesnil, les paroissiens lui versant 300 florins.

De cette évolution, on trouve quelques jalons bien visibles sur l'édifice.

- Côté Meuse, avant d'être recouvert d'une couleur rouge, le mur de la nef a été élevé avec des moellons non taillés et des matériaux de remploi dont quatre **segments de tambour de colonne gothique** récupérés lors de la démolition de l'ancienne église.

◆ Côté Meuse toujours, sur le chœur, **une date et une inscription** sont taillées dans une pierre calcaire.
1766 marque une des étapes des travaux intermédiaires au moment où officiait le curé Dominique-Joseph Lambert (D•J• L T) de « 1763 à 1768[11] ». Il posa la pierre pour rappeler ce moment (**POST** est l'abréviation de – *positus* - en latin).

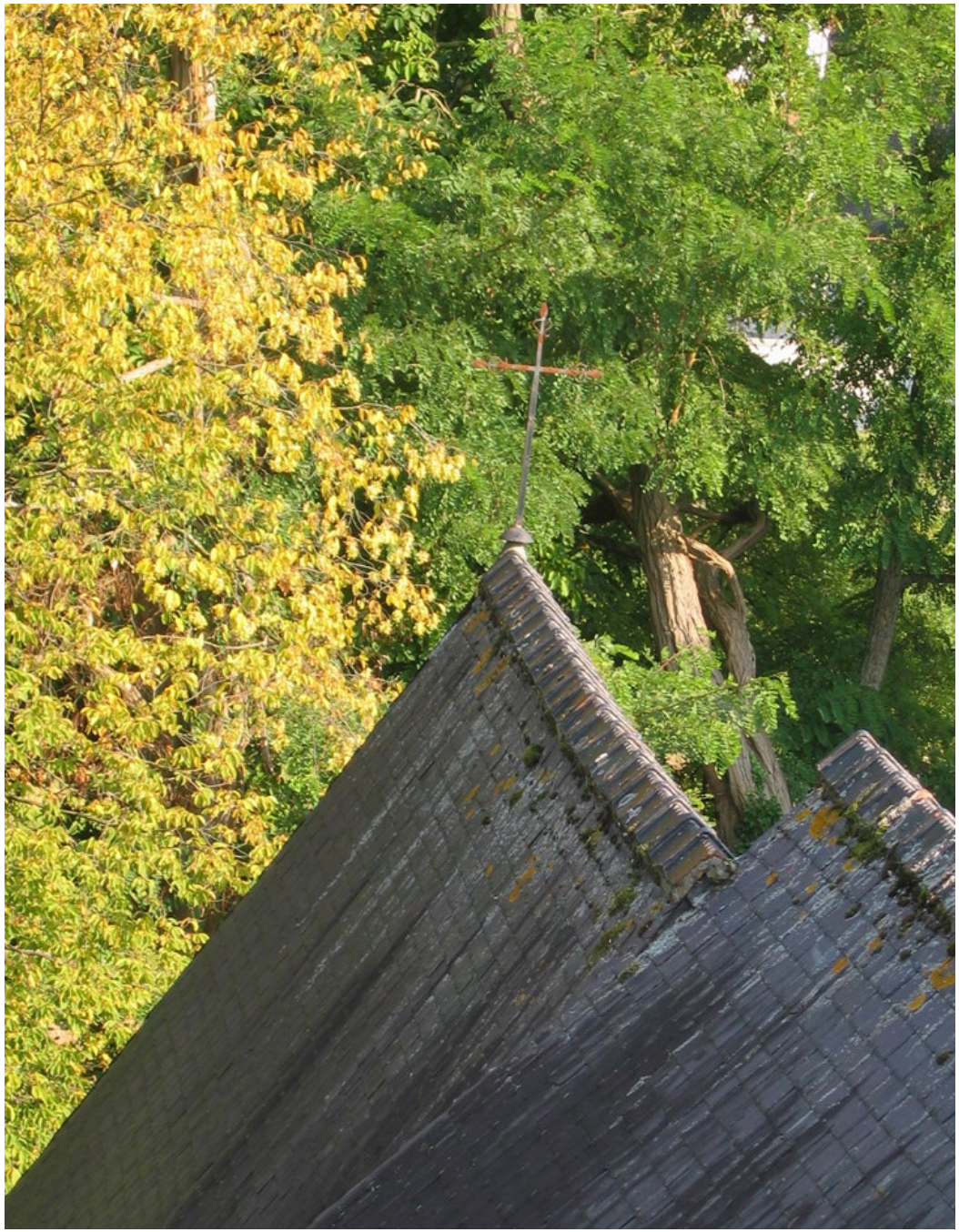
« Domus haec non litis ac vere pacis opus »
1768.

- Le **chronogramme**, placé au-dessus du portail de l'église, précise l'année de la fin des travaux.

Quand on connaît les péripéties qui ont émaillé ces quatre années, on pourrait sourire en traduisant l'inscription latine…

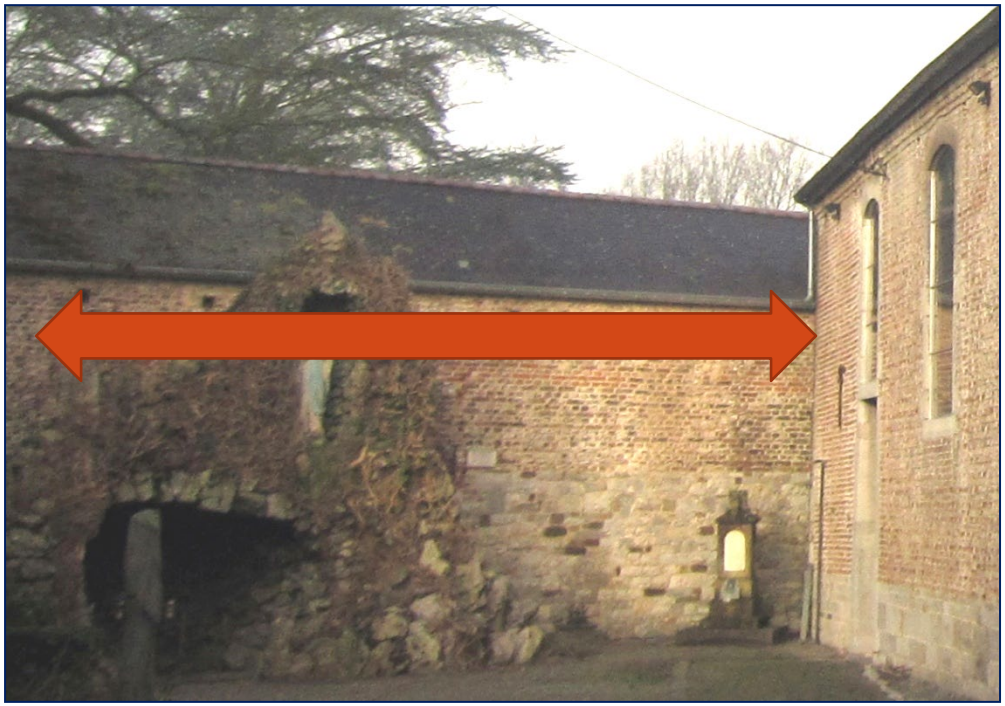
« Ce travail n'est pas le résultat de disputes mais d'un vrai désir de paix »

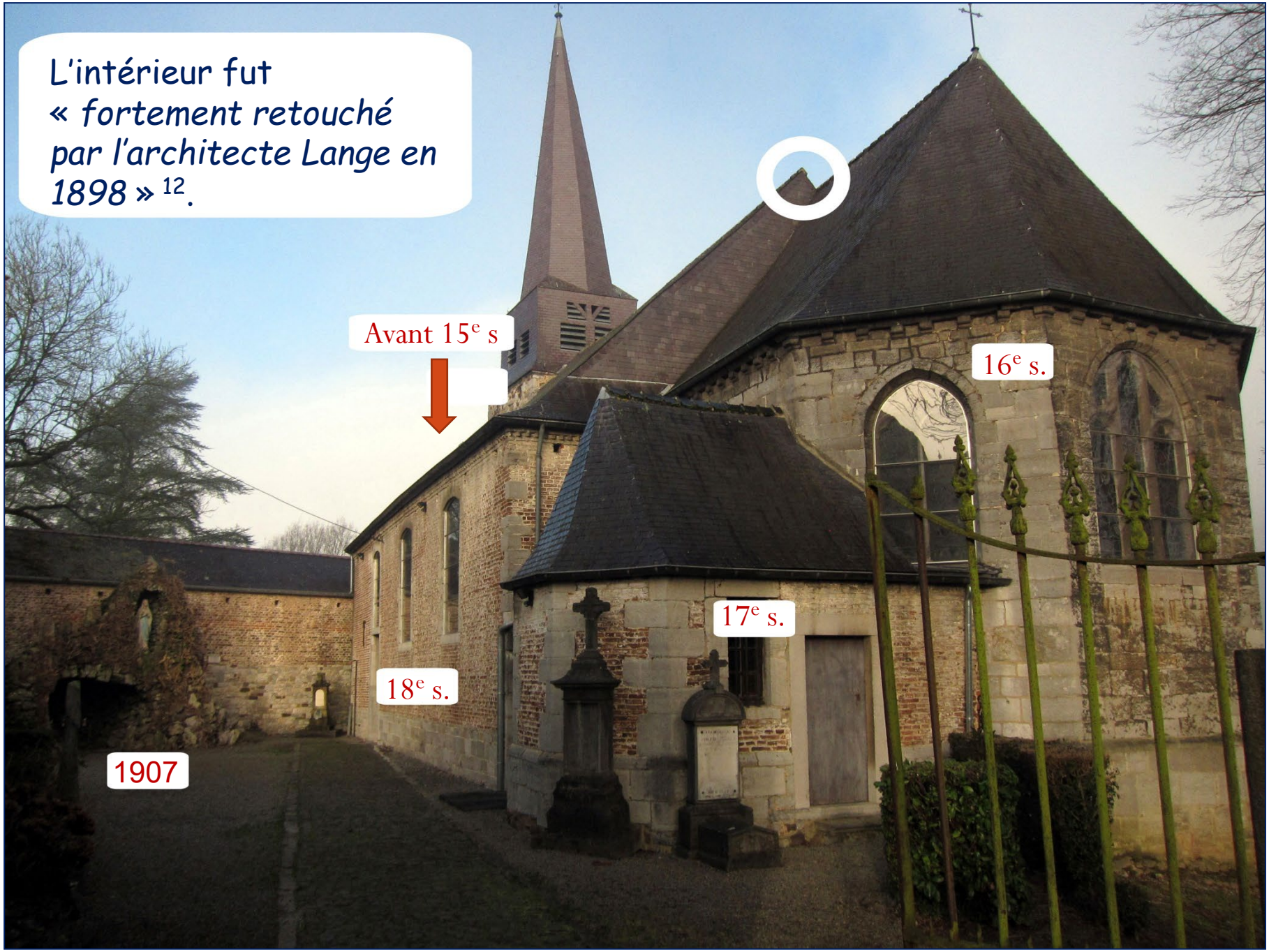
- Le **faîtage** de la nef ne s'aligne pas sur l'axe du faîtage du chœur. Il est décalé vers le sud.



Un passage existe entre le château et sa tour surplombant la Meuse.
Ce couloir permettait également l'**accès** au jubé de l'église.

Il date de la même époque.




L'intérieur fut « *fortement retouché par l'architecte Lange en 1898* » [12].
Avant 15e s
16e s.
17e s.
18e s.
1907

5- LE MONUMENT FUNÉRAIRE

La description de ce monument funéraire passe par quatre champs de lecture.

- Matériau et disposition
- Texte
- Scène
- Blasons

A - MATÉRIAU ET DISPOSITION

En pierre marbrée, le monument (248 / 137 cm) de style renaissance est situé dans le chœur. 17e s.

À l'exclusion des deux colonnes de calcaire poli rouge et de ses extrémités en calcaire poli blanc, des personnages et de la croix en **albâtre,** le reste du monument est réalisé en calcaire poli noir.

Le calcaire de notre région, une fois poli, est appelé marbre.

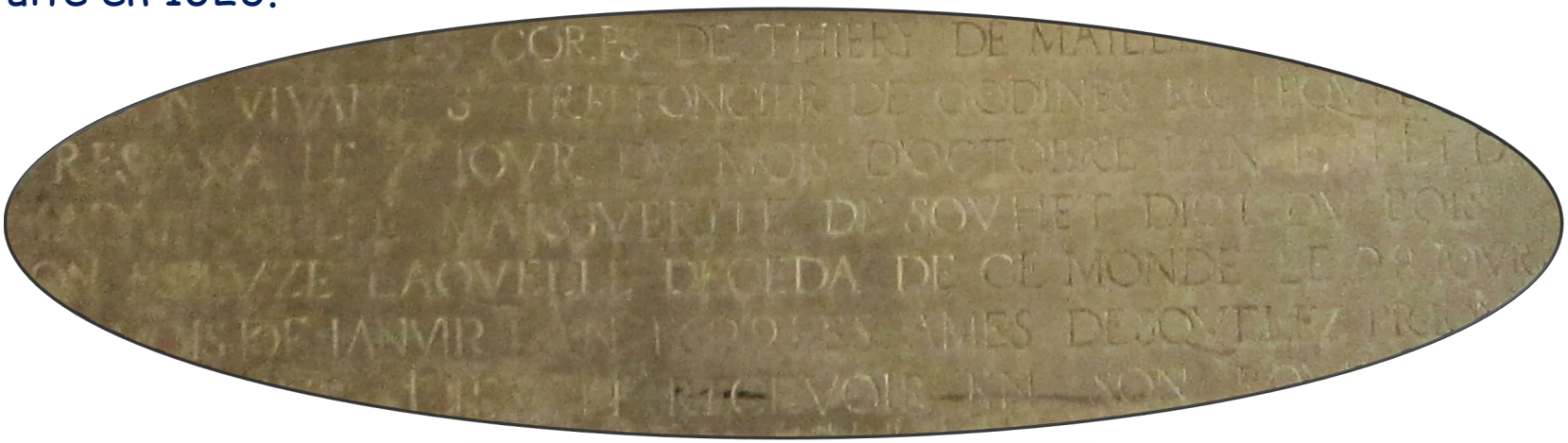
De bas en haut, on distingue un **texte**, une série de **blasons**, une **scène** avec des personnages et une croix, une seconde série de **blasons** et enfin la sculpture d'un **heaume** avec un blason.

B – TEXTE

Gravé en français du 17e siècle, il se situe dans la partie inférieure du monument :

« Ici reposent les corps de Thierry de Maillen escuyer
En son vivant Seigneur tréffoncier de Godinnes et lequelle
Trepassa le 7e jour du mois d'octobre l'an 1594 et
Mademoiselle Marguerite de Sovhet dict du Bois
Son espeuze laquelle deceda de ce monde le 28 jour
Du mois de janvir 1629 les ames desquelles prions
Le Seigneur les recevoir en son royaume »

Il s'agit des parents de François de Maillen dont le blason et celui de son épouse Jeanne Honoré se trouvent au-dessus du porche d'entrée de la ferme de Godinne construite en 1623.



C – SCÈNE

Agenouillés de part et d'autre d'une croix, les époux défunts, mains jointes, sont accompagnés dans leur supplique par deux personnages. L'ensemble est sculpté en ronde bosse.

Thierry de Maillen, cheveux et barbe frisés, le cou enserré par une fraise, fixe la croix.

Son pourpoint dissimule une tenue de guerre, avec cuissards et genouillères.

Une épée est portée à sa hanche gauche.

Un casque et deux gantelets posés l'un sur l'autre et placés devant ses genoux, complètent sa tenue guerrière d'apparat.

C'est dans cette tenue que les nobles sont représentés classiquement sur les monuments funéraires de cette époque.

Derrière lui, regard vers la croix et tête dressée vers celle-ci, **saint Thierry**, l'évêque d'Orléans, coiffé de sa mitre et revêtu de son aube recouverte de sa pluvial (chape) fermée par une boucle, place une main droite protectrice au-dessus de la tête de Thierry.

Le pouce, l'index et le majeur manquant à cette main, on ne peut donc voir s'il porte son anneau pastoral.

Sa main gauche, qui pourrait avoir été sectionnée et replacée, enserre un objet.

Serait-ce le reste de sa crosse, fracturée également et disparue de la scène ?

À droite, **Marguerite de Sovhet** (Sohet), dite du Bois, prie en regardant la croix.

Elle porte une robe aux larges plis, avec un col haut terminé par une large collerette. Les poignets et les entournures sont garnis de broderie.

Ses cheveux, tirés vers l'arrière, sont pris dans une coiffe avec une voilette pendant sur le dos.

La richesse de ces vêtements contraste avec la tenue de **sainte Marguerite d'Antioche**.

Une robe simple serrée à la ceinture par un cordon,

un voile lui couvrant la tête et retombant sur le haut du corps…

Sa main droite a été brisée.

Qu'est devenue la palme, présente habituellement dans l'iconographie classique de la sainte ?

D'un geste compatissant, sa main gauche s'approche de l'épaule de Marguerite, prête à s'y poser.

Elle écrase le **dragon** dont la gueule apparaît en bas, à droite de la scène.

Il représente le diable et le paganisme.

Marguerite, de la biographie à la légende.

- Vivant en Turquie, au 4e s., dans une famille aisée, elle s'était convertie au christianisme.
  Beau brin de fille sans doute, elle avait été en butte au harcèlement d'un responsable de la région , un certain… Olibrius.

Ne lui cédant pas, pour la contraindre par la manière forte, il l'a emprisonnée.
En vain, elle lui a résisté et est morte, vierge et martyre.

- De la biographie, on a glissé facilement vers la légende dont on a surtout retenu ceci.
  En prison, elle avait reçu la visite de deux dragons (représentant le mal et le diable). Et l'un deux l'avait avalée !

Toujours selon cette légende, Marguerite, avec une croix, avait alors déchiré les entrailles de celui-ci et avait pu ainsi s'échapper.

Cette légende était en effet une expression figurée décrivant un évènement typiquement féminin, les douleurs en couche.

- La mémoire collective avait symbolisé ce fait et Marguerite était donc priée par les femmes enceintes.

- Elle a été exclue du calendrier romain sous le pape Paul VI (20e s.).
Cette éviction a été motivée par l'inconsistance historique de sa légende !

Les siècles n'ont pas épargné le dragon godinnois !

Ne subsistent que sa queue et sa gueule crachant le feu…

Une partie de la sculpture a disparu dans le coin inférieur droit de la scène.
On pourrait penser aux pieds de la défunte et/ou une partie du dragon ?

D – BLASONS

Ce monument funéraire est un exemplaire idéal pour décrypter[13] la signification et la localisation des blasons[14].

- Pourquoi sont-ils présents ?
- Que représentent-ils ?
- Pourquoi certains sont-ils placés en première ou en seconde ligne ?
- Des erreurs pourraient-elles se glisser dans cette présentation ?

Le monument funéraire étant dédié aux époux Thierry de Maillen et Marguerite de Sovhet,

le blason de Thierry se trouve au sommet du monument
et

celui de Marguerite est situé entre la scène et le texte, au milieu de cinq blasons.

Situé sous un casque, le blason de la famille de Maillen présente « **trois peignes à chevaux** ».

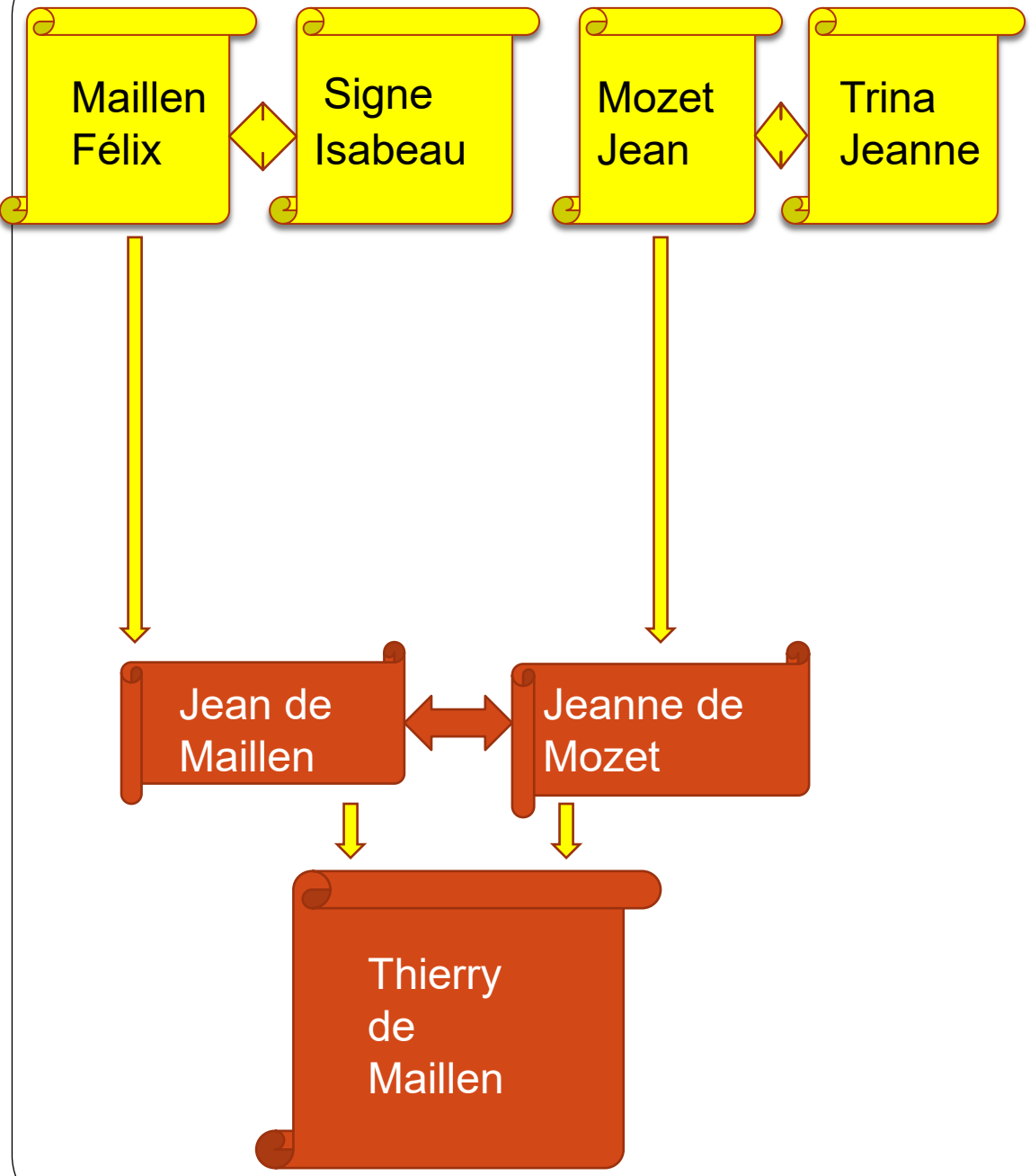
Le casque est un élément de la composition héraldique. À partir du 17e s., il est réservé en principe aux nobles.

Sa position de biais et les quatre grilles d'ouvertures, indiqueraient que la famille Maillen est une famille de gentilshommes anciens.

Le blason de Marguerite,
l'épouse de Thierry,
se présente
dans un **losange**
et porte à la fois
le blason de son époux
et celui de sa famille,
les Sovhet.

Directement sous le blason de Thierry, viennent les blasons de ses parents et grands-parents.

Et de chaque côté du blason de Marguerite, nous avons les blasons de ses parents et grands-parents.



GÉNÉALOGIE DE LA BRANCHE PATERNELLE

Maillen	Signe		Mozet	Trina
Maillen	Signe		Mozet	Trina
Maillen	----------	-	Mozet	
Maillen	----------	-	----------	----------

Les blasons représentant les familles du défunt sur le monument funéraire sont donc placés dans un ordre correct :

Maillen et Signe pour le père de Thierry

comme

Mozet et Trina pour sa mère .

Pour les **Maillen**
Blasons de la branche paternelle

Maillen

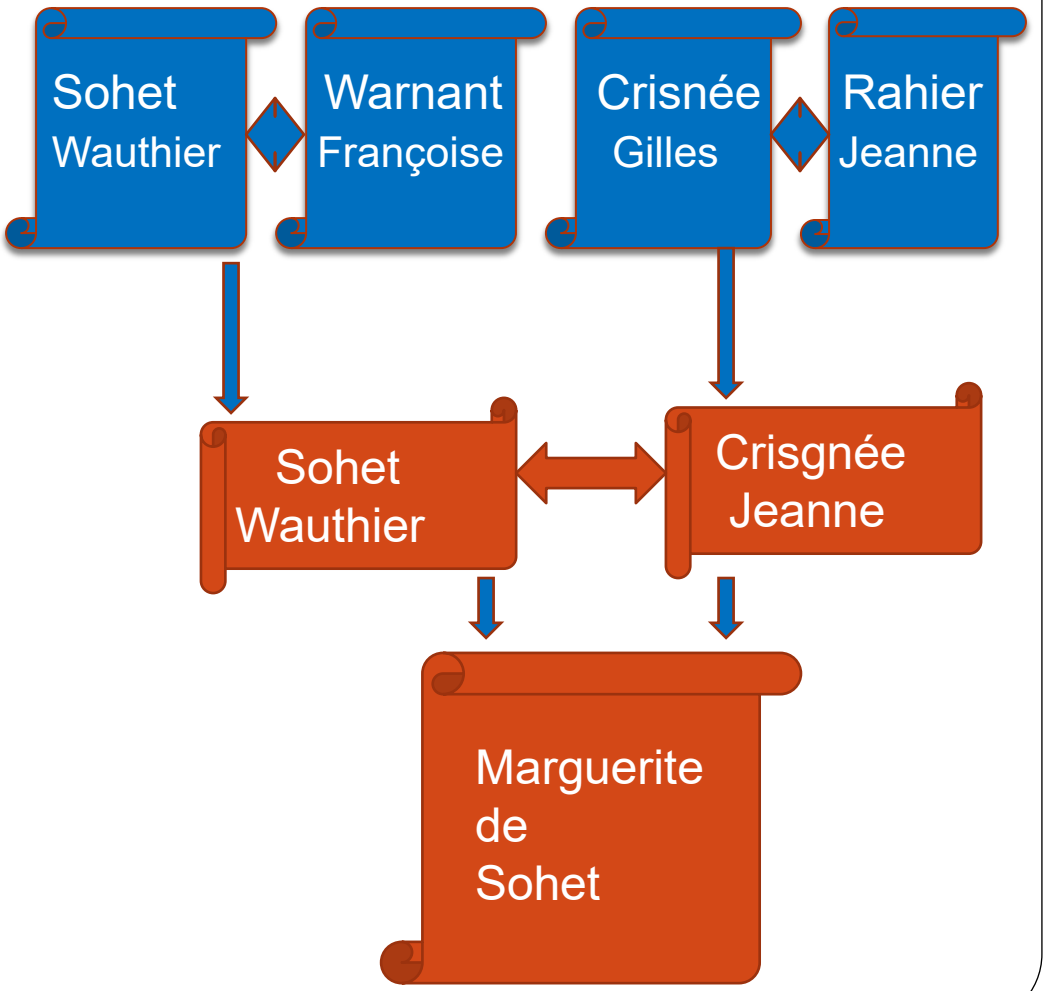
Signe

Pour les **Maillen**
Blasons de la branche maternelle

Mozet

Trina

GÉNÉALOGIE DE LA BRANCHE MATERNELLE



Les blasons représentant les familles du défunt sur le monument funéraire ne **sont donc pas placés dans un ordre correct**.

Il y a une interversion entre les 2e et le 3e blasons.

On devrait voir Sohet et Warnant pour le père de Mathilde

ainsi que Crisgnée et Rahier pour sa mère.

Sohet	Crisgnée		Warnant	Rahier
Sohet	Warnant		Crisgnée	Rahier
Sohet	----------	-	Crisgnée	
Sohet				

Pour les **Sohet**
Blasons de la branche paternelle

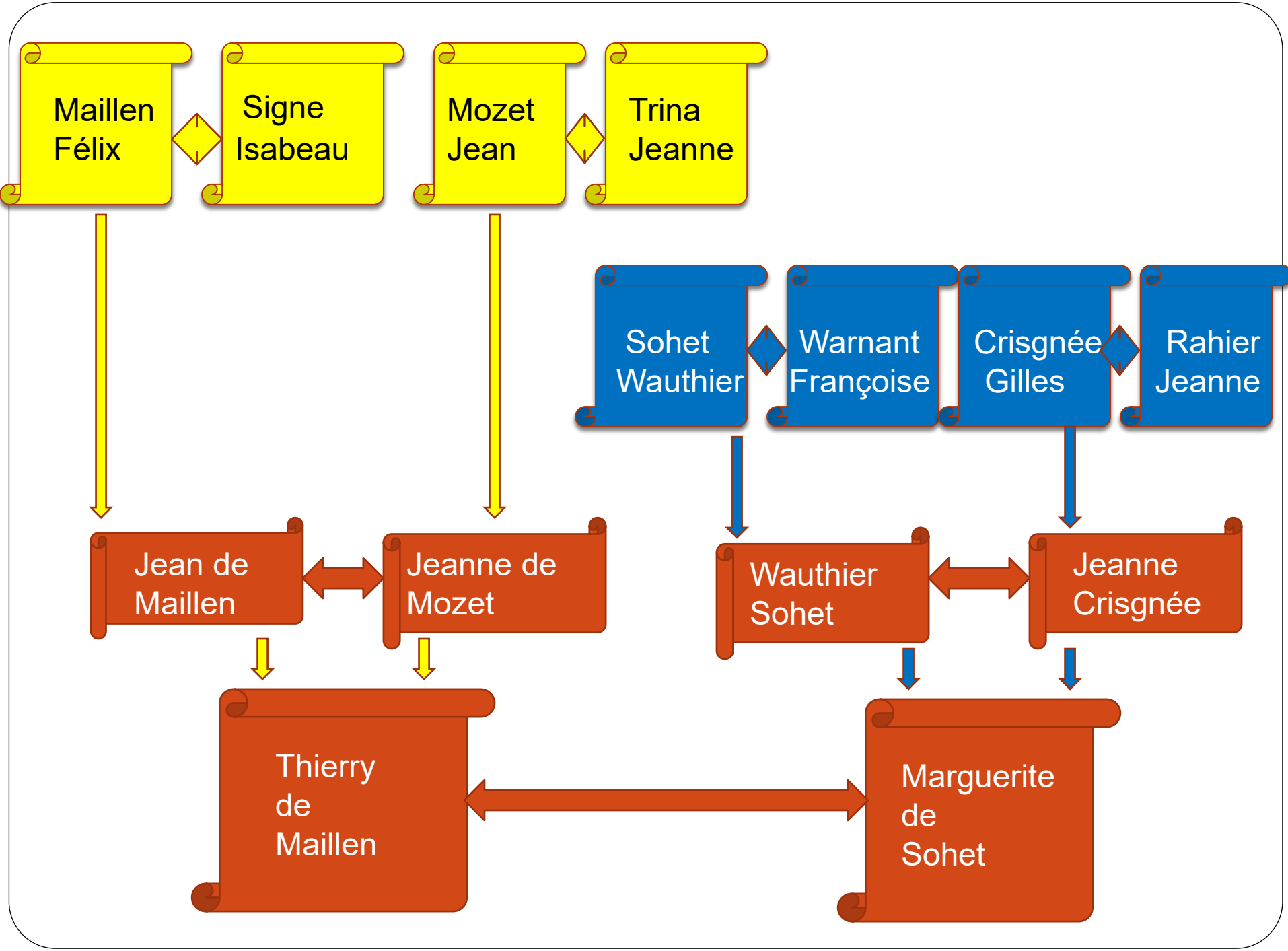
Sohet dit du Bois
« Aigle »

Warnant
« Six lions »

Pour les **Sohet**
Blasons de la branche maternelle

Crisgnée

Rahier
« Trois forces bouts en bas »


Maillen Félix
Signe Isabeau
Mozet Jean
Trina Jeanne
Sohet Wauthier
Warnant Françoise
Crisgnée Gilles
Rahier Jeanne
Jean de Maillen
Jeanne de Mozet
Wauthier Sohet
Jeanne Crisgnée
Thierry de Maillen
Marguerite de Sohet

Cette erreur, cette inversion
dans la présentation
des blasons,
si elle n'est pas fréquente,
peut se rencontrer
sur d'autres
monuments funéraires
de l'époque.

On change évidemment
plus facilement
une lettre sur un PC
qu'un blason sculpté
dans la pierre !

6 - DALLES FUNÉRAIRES À L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

♦ CURÉ LONCINS

À l'intérieur, à gauche de l'entrée.
Calcaire gris 139 / 72 cm.

« Au-dessus de l'épitaphe, un calice surmonté d'une hostie, entouré d'une palme sculptée en très petit relief.

Le tout est logé dans un cadre rectangulaire en relief. » [15]

Épitaphe en latin
et sa traduction en
français.[16]

HIC JACET REVENDUS
DOMINUS FRANCISCUS
LONCINS QUI POST RIGINITI
NOVEM ANNOS VICARIATUS
DEIN TRIGINTA QUATUOR
PASTORIUS IN GODINNE
OBIIT IN DOMINO 23
JANUARI ANNOS SALUTIS
1763 AETATIS SUAE 83
SACERDOTIS 63
REQUIESCAT IN PACE

CI-GÎT LE RÉVÉREND
MONSIEUR LE CURÉ FRANÇOIS
LONCINS QUI APRÈS TRENTE
NEUF ANS DE VICARIAT [COMME VICAIRE]
ET ENSUITE TRENTE-QUATRE ANS
DE MINISTÈRE SACERDOTAL
[COMME CURÉ] À GODINNE
EST DÉCÉDÉ DANS LE SEIGNEUR LE 23
JANVIER DE L'AN DE GRÂCE
1763 À L'ÂGE DE QUATRE-VINGT-TROIS ANS
ET DANS LA SOIXANTE-TROISIÈME ANNÉE DE SON SACERDOCE
QU'IL REPOSE EN PAIX

♦ COUPLE DE NOBLES

Calcaire gris, 165/111 cm.
La dalle funéraire représentant un couple de nobles, est située contre le mur opposé à l'entrée.

Brisée autrefois, on voit les traces laissées par sa reconstitution.

À l'origine, elle devait avoir des dimensions plus importantes.

Des fragments ont disparu, entre autres l'épitaphe avec les données concernant les gisants.

N'en subsistent que ces quelques mots qui apparaissent sur la tranche inférieure de la dalle

« … so(n) espeuze q(ui) trepassa… »
!

« Le mari est à gauche, il a la tête qui repose sur un coussin aux angles ornés de glands.

Il est nu-tête, les mains jointes ramenées sur la poitrine et revêtu de son armure du temps :

courte tassette et cotte de mailles, jambes protégées par des cuissots, des genouillères et des jambières. »[17]

Épée, casque et gantelets sont représentés pour marquer sa condition sociale.

Ses pieds reposent sur un lion.
Avec sa longue crinière et ses griffes sorties, celui-ci symbolise le courage.

Son épouse repose à ses côtés en

« robe longue ornée de la ceinture de veuve, avec collerette montante et béguin… »[18]

Sous ses pieds, un chien qui symbolise la fidélité.

Si ce couple appartenait à la famille des Maillen, il ne pourrait s'agir de celui du père ou du fils de Thierry
(Jean et François).

Ils sont en effet enterrés à Namur, en l'église des Récollets, devenue l'église Notre-Dame.

Cela, c'est une certitude pour le 17e s.[19]

Et selon Brouette, le style des vêtements des défunts remonterait à la deuxième partie du 16e s.

Auteur d'une recherche sur les monuments funéraires du canton de Dinant, Kockerols écrit :

« *On pourrait suggérer que ce sont Thierry de Wildre, prévôt de Poilvache, et sa femme, qui construisirent le chœur de l'église de Godinne.* »

Il poursuit :
« *… cette dalle est plus que ressemblante à celle de Claude de Waha à Baillonville : c'est une réplique, une copie dans les moindres détails, mis à part les visages, quelque peu différents.* » [20]

Dalle de Baillonville.
Roland de Waha – Catherine d'Aysaux.

Pour Thierry d'Orjo, descendant de la famille de Waha, la dalle funéraire des gisants serait celle du couple **d'Henri de Wildre** et de son épouse

Pour étayer son hypothèse, il s'appuie sur ces quatre éléments.

1 – Henri de Wildre a joué un rôle dans l'**édification** du chœur de l'église de Godinne au 16e siècle.

2 – Une similitude existe entre la dalle des gisants godinnois et celle située à Baillonville, placée pour Claude de Waha et son épouse Catherine d'Aiseau.
Or Claude est le **neveu et l'héritier** d'Henri de Wildre.

3 – La dalle de Godinne a sans doute été commandée par ses descendants, les **Waha** ou/et par sa seconde épouse, Hélène d'Ive.

4 – Un **fragment** de pierre tombale maçonné dans la partie supérieure de la tour de l'église de Godinne porte le nom de la famille de Jamblinne. Elle pourrait provenir de la dalle des gisants qui, de fait, est incomplète.
Or, la mère d'Henri de Wildre était une de Jamblinne, Marie.

Reconstitution fictive de la dalle godinnoise.

Au-dessus, les blasons tels qu'ils se présentent à Baillonville

En dessous, les gisants de Godinne.

Les blasons de la branche paternelle se présenteraient à gauche comme ci-dessous :

Wildre

+

Cens

Jamblinne

+

Modave

♦ CURÉ NEMERY

Calcaire gris 162 / 77 cm.

La dalle funéraire du curé Nemery présente une épitaphe en latin

avec en dessous,
les contours
d'une tête
de mort
et
l'oraison
« Requiescat in pace ».

X^{MA} et 7BRIS

- X signifie « dix » et le « ma » est la finale d'un nombre ordinal.
Ce qui signifie, en latin, « decima », le dixième jour.

- 7BRIS correspond à « septembris », du mois du septembre.

HIC JACET REVERENDUS
DOMINUS D(OMI)N(U)S HENRICUS
NEMERY QUI POST QUINQUA
GINTA QUATUOR ANNOS
PASTORUS SUI IN GODINNE
OBIT IN D(OMI)NO X^MA 7BRIS ANNO
SALVTIS 1728 AETATIS 84.

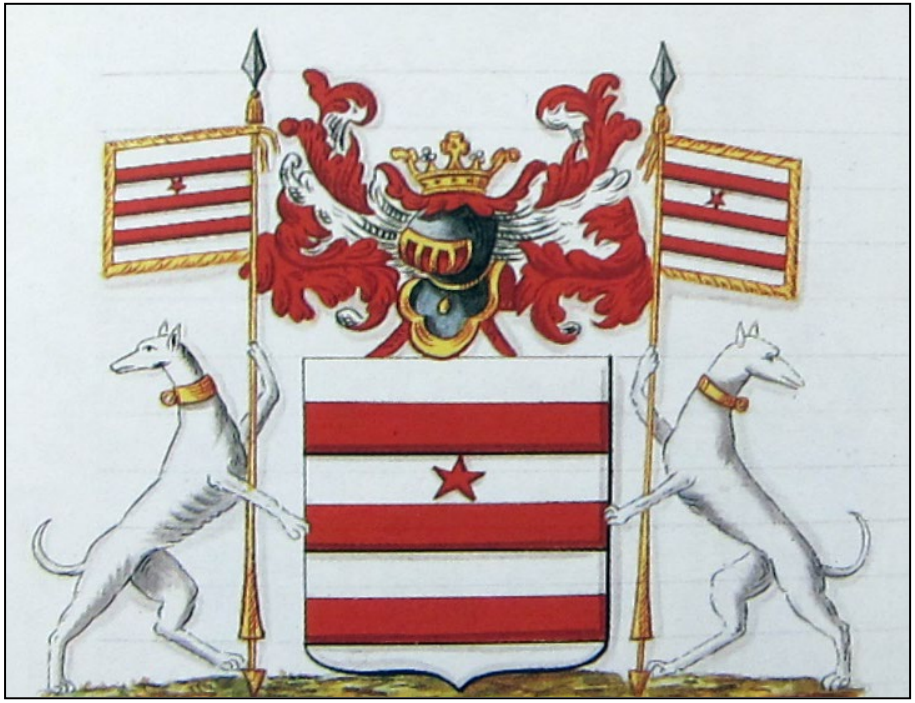
CI-GÎT LE RÉVÉREND
MONSIEUR LE CURÉ HENRY
NEMERY QUI, APRÈS CINQUANTE
QUATRE ANS
DE SON MINISTÈRE SACERDOTAL À GODINNE
EST DÉCÉDÉ DANS LE SEIGNEUR LE 10 SEPTEMBRE DE L'AN
DE GRÂCE 1728, À L'ÂGE DE 84 ANS.

♦ de MESNIL

Calcaire gris encadrant une dalle marbrée blanche.
111/59 cm.

Le blason de la famille a été martelé et est invisible.

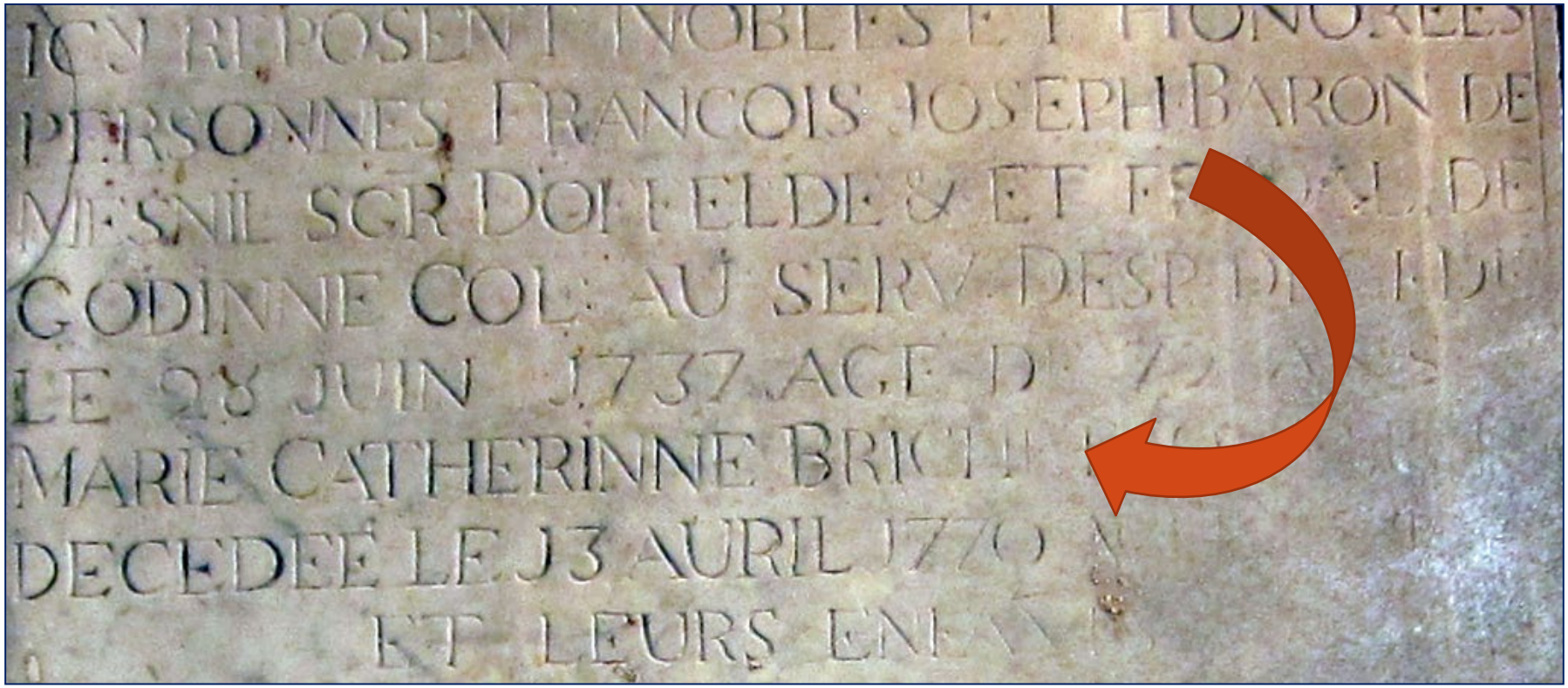
Il est possible qu'un blason [22] assez semblable à celui-ci était représenté sur la dalle funéraire, les deux extrémités des lances, ayant échappé au martelage, apparaissant toujours.



Sous l'épitaphe apparaissent les classiques
tête de mort, ossements
et oraison « Requiescat in pace ».

Le texte de l'épitaphe en français reprend le nom de quatre membres de la famille de Mesnil, parents et enfants avec conjoints décédés au 18e s.

On note que la baronne **Anne-Marie Brichet**, veuve de Mesnil et décimatrice au moment du litige l'opposant aux Godinnois, figure ci-dessous.



On note donc que la décimatrice, Catherine Brichet, veuve du Mesnil, est décédé en 1770 soit deux années après le litige l'ayant opposé aux paroissiens pour la reconstruction de l'église.

On constate également que le seul et unique acte de vandalisme constaté dans l'église concerne la dalle funéraire de la famille du Mesnil.

Il est vraisemblable que cela s'est déroulé en 1789, au moment de la révolution française.

Serait-il dès lors téméraire d'avancer l'hypothèse qui suit ?

Ce seul acte de déprédation ne pourrait-il pas être interprété comme un acte de vengeance de certains paroissiens à l'encontre de la décimatrice avec qui ils avaient été en procès et en conflit quelques années auparavant ?

7 – À L'INTÉRIEUR ENCORE

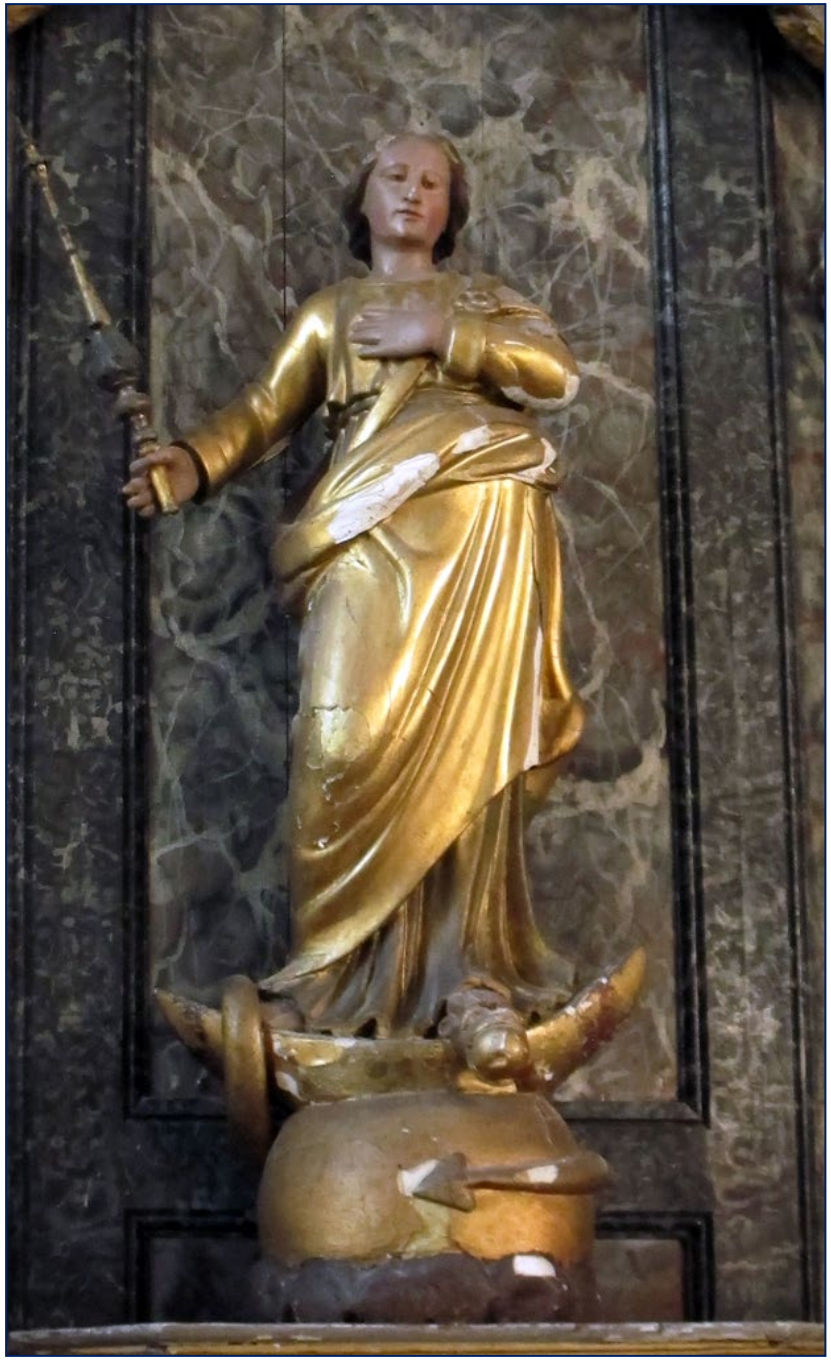
◆AUTEL DE LA NEF GAUCHE

En bois marbré,
l'autel avec retable
(18e s.)
est consacré à la
Vierge Marie.

Au-dessus,
un médaillon du
couronnement de la
Vierge à l'Enfant
(19e s.).

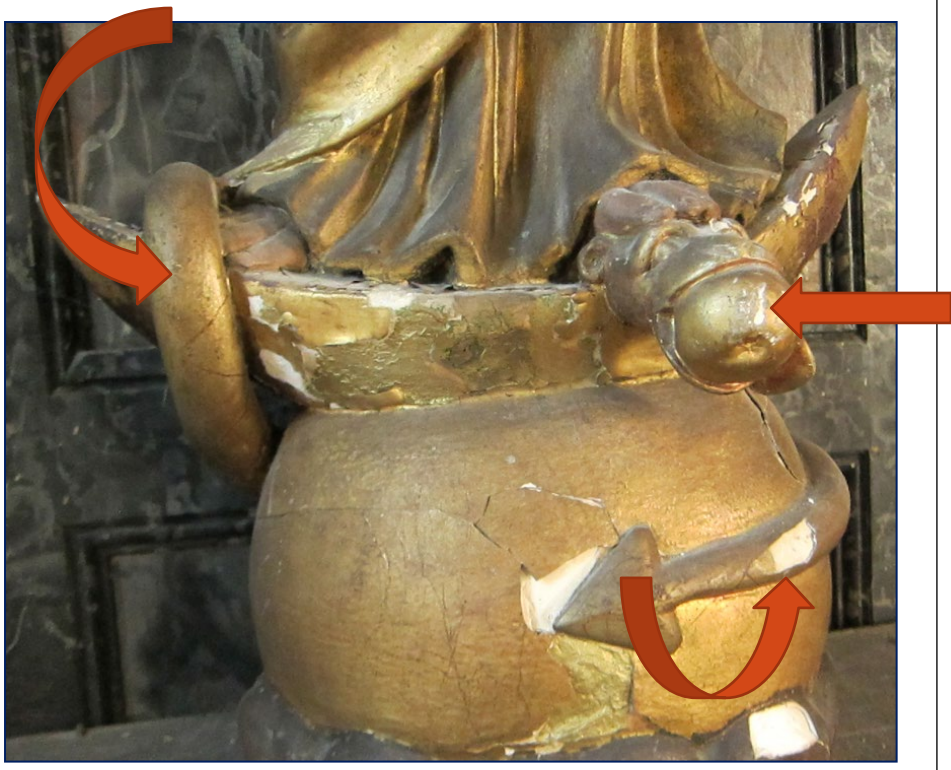
Au centre,
une statue de
l'Immaculée Conception
(18e s.).

En bas,
son monogramme.



« *La Vierge de l'Immaculée Conception au croissant écrase le serpent* »[23].
(18e s. bois polychromé et doré, h. 105 cm).

Le **serpent** s'enroule autour du globe terrestre et tient une pomme entre ses crochets.



◆ AUTEL NEF DROITE

En pierre marbrée, avec retable (18e s.), il est consacré à **Pierre**, le premier pape.

En haut, le médaillon représente le Christ remettant les clés à Pierre.

Au centre, une statue de Pierre en plâtre.

En bas, les clés de Rome sous la tiare papale. Table et devant en bois marbré.

Les clés,
le thème
est repris
constamment
pour cet autel
consacré au
saint patron
de la paroisse,
le premier pape
de la chrétienté.

Classiquement,
le pape Pierre
est
représenté

le visage glabre
et tonsuré

alors que
Pierre,
le disciple,
est chevelu
et barbu.

Ici, la statue
du pape Pierre
montre un Pierre
barbu
mais tonsuré !

◆ FONTS BAPTISMAUX

Ils sont réalisés avec un **assemblage** d'éléments de différentes époques.

1 – Un couvercle moderne en laiton.

2 – Une cuve de type roman (13e s. ?).

3 – Pièces et morceaux de chapiteaux gothiques (*de l'ancienne église*[24]).

◆ BÉNITIER en pierre calcaire, gothique du 16e s.

Le chœur est éclairé par cinq vitraux du tout début du 20e siècle.

*« La nef centrale est divisée en trois travées par des colonne surélevées et composées de tambours visiblement **d'origines diverses**… »* [25]

Détail des fuseaux de la rambarde du jubé.

En 1898, l'intérieur est « *fortement retouché par l'architecte Louis Lange…* »

En plus de la transformation des voûtes en lattis,

l'église est décorée

par un carrelage composé

par Louis Lange lui-même.

C'était une de ses passions d'architecte.

8 - L'ENCLOS

Sauf pour les
curés de Visscher
et Léonard
(20e siècle),

toutes les croix
et les tombes

rappellent
un défunt
décédé
au 19e siècle.

Sa famille est toujours présente à Godinne.

Par son importance,
une dalle funéraire
attire le regard :

celle de
Jean-Baptiste
de Mesnil
de Volkrange.

Sur son blason,
on distingue

les trois fasces
avec
une étoile
et
couronne.

Références

1 – A.E.N. Archives ecclésiastiques, n° 2176.
2 – Commentaire oral de la visite du Patrimoine architectural de Godinne, *Lanotte André*, cassette audio, 4 octobre 1987.
3 – id. 2.
4 – Communes de Belgique, Dictionnaire d'histoire et de géographie historique, de Croÿ, la beauté du pays de Namur 1604, Adrien de Montigny, Bruxelles 1980.
5 – Délices du pays de Namur, J-B Grammaye, *De Gobert Roger*, Crédit communal, 1983.
6 – A.E.N. Inventaire des archives du Conseil provincial III, *C. Douxchamps-Lefèvre et F. Courtoy*, pp. 256-257, p. 8.
7 – id. 4.
8 – A.E.N.Cartes et plans, n° 320.
9 – id. 1.
10 – Les travaux à l'église Saint-Pierre de Godinne en 1768, in *De la Meuse à l'Ardenne*, *Hubert Bernadette*, 1992, p.11.
11 – id. 10, p.14.

12 – Le Patrimoine monumental de la Belgique, Wallonie, 22.3, Namur, Arrondissement de Dinant, *Jean-Louis Javaux*, Mardaga, 1996, p. 1160.
13 – Entretien avec Monsieur de Moreau, Claude de Moreau de Gerbehaye, chef de département aux Archives de l'État et archiviste au Palais royal.
14 – Annuaire de la noblesse belge, 1891, 1re partie, Bruxelles, 1891, pp. 99 à 102.
15 – Épitaphier du canton de Dinant, *E. Brouette*, in L'intermédiaire des généalogistes, n° 171, année 1974, p. 100.
16 – Les traduction des deux épitaphes rédigées en latin sont de Jean-Louis Ska (s.j. – S.H.).
17 – id. 15.
18 – id. 15.
19 – id. 14.
20 – Monuments funéraires en pays mosan, Arrondissement de Dinant. Tombes et épitaphes 1200-1800, *Kockerols H.*, Malonne, 2003, p. 124.
21 – id. 16.
22 – Armorial de la noblesse belge du XVe au XXe siècles, *Paul Janssens et Luc Duerloo*, Crédit Communal 1992.
23 – Canton de Dinant, Répertoire photographique du mobilier des sanctuaires de Belgique, *D. Soumeryn-Schmit*, Bruxelles, 1978, p. 55.
24 – id. 2.
25 – id. 10.
26 – id. 12.

Montage PowerPoint
projeté
durant les

Journées du Patrimoine 2016.

Photos et réalisation :

Jacques Latour